

VENTE EN GROS :
Au Bureau des Journaux
34, RUE TUPIN
LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.
St-ETIENNE, Constantin.
TARARE, Guichard et Jonas.
VALENCE, Combier.
VIENNE, Turin.
VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.



BUREAU A LYON :
Rue de l'Arbre-Sec, 32
Boîte dans l'allée

ABONNEMENT :
LYON

Un an... 5 »
Six mois... 2 60
Trois mois... 1 50

DÉPARTEMENTS

Un an... 7 »
Six mois... 3 60
Trois mois... 2 »

SOMMAIRE

Le Refusé..... MOREAU DE BAUVIÈRE.
Une Calomnie..... J. C.
Au Poteau !..... J. SÈVÈRE.
La Louve..... BARRILLOT.
Les Odeurs de la semaine..... MAX DERVAL.
L'Église de l'Inquisition..... FERNAND MORENA.
Miel, chronique..... L'HOMME MASQUÉ.
Nos Actrices..... D...
En l'air, petite causerie..... JULES FRANTZ.
Théâtre, Mignon..... ALFRED DEBEAUCY.
Cafés-Concerts..... JULES CÉLÈS.
Boîte du Refusé..... LE REFUSÉ.
Les Voraces, feuilleton..... KAUFFMANN.

Avis

Le premier tirage de notre numéro 1 ayant été complètement épuisé, l'administration du Refusé voulant faciliter aux lecteurs les moyens de collectionner le journal, vient de décider qu'un tirage spécial et supplémentaire serait fait du premier numéro pour être délivré en prime à tout lecteur du Refusé.

En conséquence, toute personne qui achètera ce numéro devra se faire délivrer gratuitement le numéro 1.

Nous commençons aujourd'hui le beau et patriotique roman de notre collaborateur KAUFFMANN :
Les Voraces de la Croix-Rousse.

La trop grande abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro le roman de notre collaborateur VICTOR CHAUVET : **Simplex.**

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 1.

LES
VORACES

DE LA
CROIX-ROUSSE

Par KAUFFMANN

I.

CE QU'ON FAISAIT SOUS LES BOIS DE LA PAPE UN DIMANCHE DU MOIS D'AOUT.

La ville de Lyon est entourée de tous côtés de sites délicieux, éparpillés sur les rives de ses deux fleuves, suspendus sur les collines vertes qui les bornent. Dans les beaux jours de l'été et de l'automne, quand l'abondance du travail met la joie à la maison, et le soleil la joie au cœur, les ouvriers vont le dimanche chercher le grand air, l'ombre et le frais dans ces gracieux paysages.

Toute la troupe joyeuse des chefs d'atelier, des compagnons, des jeunes apprentis, s'envole dès le matin et va dîner sur l'herbe sur les sommets du Mont-Cindre, sur les bords tout fleuris du Rhône et de l'Izéron, dans la saulée d'Oullins, dans les Brotteaux de Saint-Clair, ou à la fontaine de Roche-Cardon, où vivent les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau. Pauvres oiseaux restés en cage tout l'hiver et qui s'éparpillent au printemps vers tous les arbres et tous les gazons.

LE REFUSÉ



CHER LECTEUR,

Depuis assez longtemps, les journaux naissants s'évertuent à faire des professions de foi qu'ils justifient cahin-caha par la suite. Pour cette fois, c'est la tienne que le Refusé te demande.

Et, en vérité, c'est justice ; car enfin, toi, tu te donnes la très-modeste peine de tirer tes deux sous de ta poche, et tu en achètes le droit d'être juge de nos efforts, de nos veilles, de nos fleurs de rhétorique et de nos fautes d'orthographe. Un peu plus, et tu t'armerais des verges de la Diamastigose, et tu nous en frapperais sur l'autel de Diane Arthia, la mangeuse d'enfants.

Rétablissons donc les choses dans leur ordre logique et réponds-nous après avoir tourné sept fois ta langue dans ta bouche :

Qui es-tu ?
D'où viens-tu ?
Où vas-tu ?
Comment nous liras-tu ?

— Qui je suis ? Je suis l'Important, le Peu et le Rien ; je suis la Renommée aux cent voix et la Médisance à bouche de vipère ; je suis l'arc-en-ciel politique avec toutes les couleurs primitives et leurs dégradations ; je suis la cause du cosmos, disent les uns ; son effet, prétendent les autres ; je suis la raison et la déraison, la beauté et la laideur, le vice et la vertu ; tour à tour toupie et fouet, je tourne et je fais tourner, et je suis toujours banquier ou actionnaire dans quelque chose.

Par un beau dimanche du mois d'août de l'année 1847, une foule nombreuse de promeneurs avait envahi les Brotteaux de Saint-Clair. C'était alors un des plus beaux points que l'on pût trouver : à gauche, en remontant le Rhône, une colline aux pentes boisées ; à ses pieds, une mare laissée par le fleuve dans ses crues, et dont les bords étaient tapissés de fleurs et de framboises sauvages. Devant soi, un vaste espace coupé de sentiers tortueux, de monticules, de fourrés épais, sur lesquels les hauts peupliers d'Italie, les peupliers blancs aux feuilles argentées, les bouleaux, les platanes, les frênes et les saules répandaient leur fraîcheur et leur ombre. Un parc ayant pour l'arroser un petit ruisseau de cent cinquante mètres de largeur, qui s'appelle le Rhône.

Sur une pelouse entourée d'arbres qui formaient une espèce de cirque, les promeneurs avaient organisé une ronde et ils dansaient en chantant, sans autre accompagnement. Ce grand rond se composait d'environ soixante personnes, jeunes filles et jeunes hommes riant à qui mieux mieux.

Celui qui menait la danse et le chant était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une taille moyenne, mais gros et replet, d'une figure empreinte de placidité, qui avait une voix de basse chantante, vibrant admirablement sous le dôme de verdure. Il chantait sur un air imité de : *Ma commère, quand je danse*, les paroles suivantes qui avaient bercé son grand-père :

Je sais un beau nid de lièvre,
Mais le lièvre n'y est pas ;
Le matin, quand il se lève,
Il emporte ses deux draps.
Avec son grand tire lire, lire,
Avec son grand toure loure, loure,
Avec son grand passe-partout.

Et il poussait à tour de rôle dans le rond, jeunes

garçons et jeunes filles qui n'en pouvaient sortir qu'au prix d'un baiser, au moins. Ce grave chanteur s'appelait Ratabout, si toutefois ce n'était pas là un surnom. Dans cet immense cercle qui continuait sans s'arrêter ses lentes évolutions, et ses éclats de rire toujours rennaissants, on débordait la joie de la jeunesse, où l'espérance bâtissait à l'amour de beaux châteaux dans les nuages, où brillaient la fraîcheur et la grâce, on pouvait distinguer trois jeunes filles dont la figure avait un charme tout particulier, et sur lesquelles s'arrêtaient complaisamment les regards de la foule qui enveloppait les danseurs.

L'une d'elles était blonde, d'une beauté d'ange, et avait un regard qui décelait la bonté de son âme ; elle se nommait Eglantine ; sa mère qui ne dansait pas, était à quelques pas du cercle. Elle donnait la main à un jeune homme appelé Raymond, qui lui-même de son autre main enlaçait la main de sa sœur Francine, l'une des trois sur lesquelles se portaient les regards. La troisième était une grande fille brune, mince, dont la taille flexible se cambrait avec grâce, elle n'avait pas seize ans, son visage était d'une pureté virginale, d'une suavité qui faisait rêver ; elle ne savait pas encore qu'elle était belle. Elle se nommait Mariette et donnait la main à un ouvrier qui s'appelait Julien.

On aurait pu remarquer que la jolie Eglantine, toutes les fois qu'elle devait sortir du cercle au prix d'un baiser, allait embrasser Raymond ; que Mariette, quand son tour était venu, allait tendre sa joue à Julien. A ce doux contact, un frisson de bonheur parcourait les veines de Julien ; quant à Mariette, elle donnait sa joue pour obéir à la règle, d'un air joyeux, de bonne amitié, sans ressentir ni plaisir, ni peine, sans se douter que la préférence accordée à Julien avait pour lui un prix inestimable et constituait à peu près tout son bonheur.

Comment je vous lirai ? Ma foi, de bien des fa-

çons : attentivement, lorsque vous m'intéresserez plus qu'autre chose ; avec indifférence, lorsque vous ne prendrez pas mon attention d'assaut. Je vous trouverai spirituels lorsque vous serez juste au niveau de mon esprit ; ni au-dessous, ni au-dessus ; je vous déclarerai ennuyeux ou stupides, si vous vous tenez en deçà ou au-delà de ce point médial. Si vous voulez mon approbation, il faut avant tout me présenter des images nombreuses et changeantes : je suis un vieil enfant qui veut des poupées ; le secret, pour me plaire, est de me les remplacer souvent. Enfin, lorsque j'aurai terminé la lecture de votre journal, j'en allumerai mon feu, ma pipe ou mon cigare, — ou j'en ferai des triangles pour les papillottes de ma femme — ou des carrés pour vous m'entendez bien. Il pourrait arriver cependant que j'en fisse collection ; mais dame, il ne faudrait pas trop vous bercer de cette espérance flatteuse.

J'ai bien voulu répondre à vos questions : êtes-vous contents ?

— Oui, lecteur, c'est court mais suffisant, et nous tâcherons que ta confession nous soit utile.

Pour le Refusé,

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

A peine existons-nous, que déjà des insinuations calomniatrices courent sur notre compte. Le mot de cléricisme a même été prononcé.

C'est une accusation que nous qualifions de diffamatoire, et contre laquelle nous protestons de toutes nos forces.

Libéralisme et cléricisme sont deux mots qui hurlent trop ensemble pour qu'ils puissent s'accoupler ici.

Quant à Francine, elle embrassait parfois Julien, parfois son frère, quelquefois le gros et bon Ratabout, pour le payer de sa peine et reprenait sa place avec une apparente insouciance que rien ne démentait jamais.

Parmi les spectateurs qui contemplaient ces joyeuses danses, se trouvaient le père et la mère de Raymond, le père et la mère d'Eglantine, maîtres d'apprentissage de Mariette, et beaucoup de promeneurs que l'on n'avait pas l'habitude de voir à ce rendez-vous ordinaire des ouvriers.

C'étaient pour la plupart de jeunes hommes, groupés par deux ou trois, la taille serrée dans la redingote noire, portant des pantalons de couleurs claires, bien coupés, presque tous ayant à la main des cannes assez minces et qui paraissaient fort légères, apparence à laquelle il ne fallait pas trop se fier.

Beaucoup d'entre eux demandèrent à se mêler aux danses et furent bien accueillis quoiqu'ils fussent inconnus. Ils se montrèrent aimables et joyeux, et joignirent leurs voix à celle de Ratabout. Raymond, tout occupé de la belle Eglantine, ne fit pas attention à eux ; Julien les remarqua sans pouvoir se souvenir où il avait vu déjà quelques-unes de ces figures.

La ronde avait fini et recommencé plusieurs fois, ramenant toujours des baisers aux lèvres de Raymond et de Julien enivrés de bonheur.

Les arbres étendaient leurs grandes ombres vers l'orient sur le gazon de la merveilleuse salle de bal ; le Rhône, dont les eaux coulent avec une extrême rapidité, jetait sur la rive la brise rafraîchissante du soir, le cercle se rompit, les danses finirent et les promeneurs commencèrent à s'éloigner.

Les deux familles Raymond et Davoine, auxquelles Julien et Mariette étaient seuls étrangers, venaient de se réunir, de reprendre les chapeaux et les châles déposés sur l'herbe ; les mères heureuses, les trois

Le Refusé veut et prétend rester complètement indépendant vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis de ses adversaires.

Du choc des idées naît la vérité.

Et c'est pour rester fidèle à notre drapeau, que nous avons proclamé dans nos colonnes la liberté de la discussion.

L'impartialité est le premier devoir du journalisme.

En conséquence, nous accueillerons favorablement toutes les réfulations qui nous seront envoyées, pourvu qu'elles émanent d'une plume sincère et qu'elles soient écrites dans un style convenable.

Respectant toutes les croyances, toutes les convictions, nous admettons tous les systèmes.

J. C.

An Potéau!

Le Grand Chef Joseph Luigini

BIOGRAPHIE POUR RIRE. — *Djosep* Luigini est né à Maurienne (Savoie), le 18 juin 1822, le jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Il fit ses études chez le pasteur de son village, qui lui inculqua, sa férule aidant, d'excellents principes. La tête pleine de compositions et la bourse vide, il vint en France. Un directeur de Lille, frappé des avantages qu'on pouvait tirer de son physique, l'engagea comme troisième danseur demi-caractère. Joseph qui avait des idées plus ambitieuses refusa énergiquement.

Il eut tort.

Avant tout, ne pouvant jouer ses œuvres, il joua des jambes et profita des grosses eaux de 1840 pour venir s'établir à Lyon.

Son premier plongeon date de sa première cantate... et pourtant il eut la faveur insigne de la faire exécuter le jour de la saint Louis par les artistes de la Crèche, en leur théâtre de la rue Mercière.

Le roi-citoyen leur envoya une queue de rat enrichie de diamants et pleine de tabac.

Joseph pris fort ce cadeau, et rêva dès lors le ruban rouge!!!

Après avoir bien cantaté Louis-Philippe, il cantata la République, et maintenant il cantata l'Empire autant que son inspiration le lui permet.

Mais une cantate impériale ne pouvant s'écouter qu'une fois par an, et la boutonnière de son habit s'entendant à ne pas fleurir, M. Luigini, pour s'entretenir la main, compose dans l'interval des *Kyrie*, des *oratorios* ou des *marches* qu'il dédie en bloc à la famille impériale.

Le chemin de fer en reçoit un envoi chaque semaine.

M. Bourguignon édite le tout, non avec empressement, mais reconnaissance, parce que...

M. Luigini lui envoie des clients?

Le Grand Chef

de la *Fanfare lyonnaise*.

Notre excellent chef d'orchestre au théâtre impérial de Lyon, a failli se faire assommer dernièrement.

Voici comment :

Vous savez ou vous ne savez pas, que M. Joseph fait ajouter à son titre de bon musicien, celui non moins envié d'homme d'esprit.

Quoique Italien d'origine, il connaît toutes les fines- ses de la langue française; à double et triple sens,

à double et triple entente, à peu près de toute sorte, de toute nature, de toute provenance, rien ne lui est étranger.

Mais pour en arriver là, quel mal ne s'est-il pas donné?... vous allez voir.

Donc, dernièrement, la Fanfare lyonnaise était réunie pour la répétition et n'attendait plus pour commencer, que son chef. Ce chef si attendu n'arrivait pas.

Or, en se faisant attendre, le *maestro* savait bien ce qu'il faisait!

Vous allez voir!...

Il savait bien, en homme habile, pour qui le métier n'a rien de caché, que l'attente est la meilleure disposition que l'on puisse rêver pour un auditoire sur lequel on va frapper un grand coup.

Enfin, le maître arrive, il faisait un temps superbe. — Ah! ah! s'écrie un observateur, Joseph a pris son parapluie.

... Nous aurons un calembour ce soir.

— Vous en aurez deux! répond le Grand Chef, tout rayonnant, tout humide de joie.

L'auditoire était suffisamment préparé.

Joseph Luigini, d'un air sérieux, et prenant pour la circonstance, un maintien calme et digne, comme il convenait à un homme qui allait accomplir une grande action, alla droit à l'interpellateur.

Sa démarche avait quelque chose...

... De solennel.

Un grand silence se fit.

On entendait les barbes pousser!

— Suppose... (dit-il) que tu t'appelles — PAUCHOUX.

— Mais, je...

— Suppose-le... et suppose en même temps que tu sois... *pompète*.

— Je vois ce que c'est, tu vas faire un calembour.

— ... Je te dirai :

Tu es sou PAUCHOUX!

Puis profitant de l'émotion bien naturelle causée par ces dernières paroles, il continua :

— Ce n'est pas fini, vous allez voir!

— Suppose maintenant que tu te nommes : YAU DE POILE! et moi AKOFF.

— Si je te rencontre, je te dis :

Comment vas-tu YAU DE POILE?

Et tu me réponds :

Pas mal AKOFF.

(Ceci se passait en l'an de grâce 1867).

Vous avouerez qu'il faut un certain courage pour faire partie de la *Fanfare lyonnaise*.

On nous assure que depuis, ces deux barbarismes servent d'épreuves pour l'admission des nouveaux sociétaires.

Toute peine mérite salaire, toute innovation demande une récompense ou un encouragement.

Le Refusé ne voulant jamais rester en arrière lorsqu'il s'agit de prôner et de soutenir un talent nouveau, a pris à l'unanimité la décision suivante :

M. Joseph Luigini, le premier, le Grand Chef de notre Théâtre impérial, se portant envers la *Société*... de la Fanfare lyonnaise à des voies de faits aussi *diver-tissants* et faisant ces choses-là naturellement... sans efforts; nous le sacrons de notre autorité privée :

Le premier calembourier de Lyon.

— Remontez le cours du Rhône, reprit l'homme.

Et sans autre explication, sans attendre de réponse, sans regarder si l'on exécutait l'ordre qu'il venait de transmettre, il s'éloigna tranquillement, passant à travers les groupes dans lesquels son œil exercé avait reconnu des fidèles, et répétant à voix basse sa formule d'appel.

Les deux amis se trouvaient un peu en arrière de leur compagnie, Raymond s'approcha de sa mère et de sa sœur; Julien n'avait là ni mère, ni sœur.

— Mère, dit Raymond, nous ne voulons pas rentrer encore, nous allons, Julien et moi, faire un tour de promenade.

— Allez, mes enfants, mais ne demeurez pas trop tard dehors. Monsieur Julien, vous qui êtes le plus raisonnable, ramenez-le de bonne heure, répliqua madame Raymond sans se douter des motifs qui empêchaient son fils de l'accompagner.

Francine arrêta son frère, l'embrassa et lui dit à l'oreille, bien bas :

— Le bois est coupé, la fosse est prête, va au travail!

Raymond stupéfait regarda sa sœur avec une sorte d'épouvante, sans pouvoir répondre; Francine lui serra la main avec une ardeur fébrile, un de ces mouvements qui donnent l'espérance, et courut rejoindre sa mère.

Les deux familles remontèrent à la Croix-Rousse qu'elles habitaient; les pères devisant ensemble, les mères s'entretenant pour la première fois de l'amour que dans cette journée de plaisir elles avaient vu poindre entre leurs enfants; Francine et Mariette caquetaient joyeusement, Eglantine effeuillait des marguerites ramassées à l'ombre des saules.

L'homme qui avait accosté Raymond et Julien n'était pas le seul qui fût chargé de cette singulière convocation à un rendez-vous dont lui-même ignorait en-

core le lieu; plusieurs autres gardaient les trois ou quatre chemins des Brotteaux de Saint-Clair, dont on ne pouvait sortir sans passer auprès d'eux. L'un stationnait auprès du bac, sur la rive droite du Rhône, et plusieurs jeunes hommes qui allaient s'embarquer rétrogradaient sans motif apparent.

Plusieurs, sur la rive gauche, parcouraient le bois de la Tête-d'Or et le Grand-Camp, transmettant à ceux qu'ils rencontraient l'invitation de traverser le bac; ceux-ci obéissaient et trouvaient, au sortir du bateau, un homme qui disait :

— Remontez le cours du Rhône.

Et ils allaient dans la direction indiquée.

Les deux amis suivaient le bord du fleuve, en parlant à voix basse, sans faire attention à la foule qui se croisait à leur passage.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il y avait réunion aujourd'hui? demanda Julien.

— Je n'en savais rien, répliqua Raymond.

— Tiens! c'est assez étrange; si nous n'étions pas venus de ce côté, nous n'aurions pas pu y assister.

— Bon! cela me fait souvenir que j'ai vu Numa cette semaine; il m'a demandé si nous viendrions ici aujourd'hui.

— Qu'as-tu répondu?

— Que nous avions, en effet, l'intention d'y venir.

Là-dessus, il est parti, en me recommandant de lui faire connaître le lieu de notre promenade, dans le cas où nous changerions d'idée.

— Voilà, fit Julien; nous étions convoqués sans le savoir.

— Parle-moi franchement, reprit Raymond après un moment de silence, la convocation inattendue de ce soir te contrarie. Je t'ai vu pâlir quand tu as entendu les paroles de cet homme.

— C'est vrai, dit Julien, j'ai éprouvé une douleur

BOURDES ET PLATITUDES.

A l'usage des chefs d'orchestre

Par JOSEPH LUIGINI.

Coq-à-l'âne, opéras, calembours, leçons de musique, à peu près contre point, etc., etc.

Leçons à l'année, ou au cachet.

Ne va qu'à la campagne.

N.-B. — On demande un deuxième Bourguignon pour éditer le tout.

JUGEMENT :

Vu la déposition de plusieurs témoins affirmant que l'infirmi- té du prévenu n'a eu aucune conséquence désastreuse, le Jury admet des circonstances atténuantes.

La cour, etc.

Considérant les instances répétées des sensés membres du Refusé.

Nous déclarons, l'âme sur la conscience, que :

Si le sieur Luigini (Joseph) est affecté ou infecté de la déplorable manie du jeu de mot, ils nous est toujours loisible de supposer qu'il y a été entraîné par les considérations suivantes.

1° Le désir de plaire.

2° Les mauvaises conseils.

3° L'habitude qu'il a de rentrer seul le soir, et le grand besoin de distraction qu'il éprouve.

4° L'assurance que lui a donnée son officier de santé, que ce remède pris à forte dose pouvait avoir une efficacité sérieuse sur la grandeur démesurée de ses oreilles, tout en leur conservant leur finesse d'ouïe.

En conséquence :

Déclarons être compétent et condamnons notre excellent chef d'orchestre, convaincu de calembourdisse, à :
Un potéau de première classe.

J. SÉVÈRE.

LA LOUVE

A Antoine-Marc Momin

On entend dans les airs des voix d'oiseaux sauvages Qui volent en triangle et cherchent d'autres cieux; Les rayons du soleil, noyés dans les nuages, Font que les cœurs sont froids et les fronts soucieux; Et l'écho de la rue au toit de la mansarde Jette des cris plaintifs que l'on n'écoute pas :

C'est la louve qui hurle, elle a faim, prenez garde, Sur la neige on a vu l'empreinte de ses pas!

Les quartiers populeux prennent un aspect morne; On y voit se croiser des visages fanés; Les affamés, les chiens flairent à chaque borne Afin d'y découvrir quelques os décharnés. La nuit, la rue est triste, et, quand on s'y hasarde, Quelque chose en haillons mendie en parlant bas :

C'est la louve qui hurle, elle a faim, prenez garde, Sur la neige on a vu l'empreinte de ses pas.

La misère assombrit plus d'une humble demeure Où nul fagot ne vient rechauffer le foyer; Sur ses pauvres petits plus d'une veuve pleure, Quand pour avoir du pain ils veulent bégayer; Elle a vendu ses draps et sa dernière harde, La bise fait frémir la paille des grabats;

C'est la louve qui hurle, elle a faim, prenez garde, Sur la neige on a vu l'empreinte de ses pas.

inconnue, comme si l'on m'enfonçait une épine dans le cœur.

— Tu avais un rendez-vous et tu regrettes de n'y pas aller.

— J'y étais au rendez-vous, et j'aurais été si heureux de passer la soirée auprès de celle que j'aime, de Mariette.

— Tu aimes Mariette!

— De toute mon âme!

— Elle est bien belle et bien douce; te paic-t-elle de retour?

— Je n'en sais rien, je crois que oui, il me semble; nous n'en avons jamais parlé, et je voulais, ce soir, lui dire ce que j'éprouve pour elle.

— Bah! l'occasion se retrouvera.

— Peut-être... Je ne puis pas venir souvent chez les Davoine, ses maîtres; je n'ose pas en parler à son père qui est un sournois, et je voulais, avant tout, avoir son aveu.

— Elle est en apprentissage pour deux ans, elle ne peut pas se marier avant d'avoir appris son état.

— Tu as raison, j'ai le temps, fit Julien en comprimant un soupir; allons où le devoir nous appelle; tu as bien vu que je n'ai pas hésité.

Ils continuaient à s'avancer d'un pas égal, sans s'arrêter, mais sans précipitation, comme des promeneurs qui vont à un but fixé d'avance, bien qu'en réalité ils ignorassent l'un et l'autre le terme de leur course. Ils avaient dépassé le bois, laissant la marc à leur gauche, et se trouvaient sur un terrain qui va se rétrécissant, et ne forme plus qu'une langue de terre serrée entre la montagne et le fleuve. Là s'éleva un four à chaux qui, durant les nuits obscures, jette ses teintes rou-

geâtres sur le Rhône, et sert involontairement de phare aux contrebandiers.

(La suite au prochain numéro).

La souffrance est en bas et la foule murmure ;
Quand le travail fait place à la mendicité
On entend chuchoter quelques sinistres augures
Qui parle d'épouvante et de calamité ;
On écoute et l'on tremble, alors tout se lève
Et tout semble vouloir crouler avec fracas,
C'est la louve qui hurle, elle a faim, prenez garde,
Sur la neige on a vu l'empreinte de ses pas.

Les temps sont périlleux quand souffle la misère ;
Il faut la conjurer par des efforts vaillants.
Si le peuple a des pleurs, c'est que son cœur se serre
Sous l'état de la faim qui lui presse les flancs,
Un œil mystérieux du haut du ciel regarde,
D'un bruit lointain de foudre on pressent les éclats :
C'est la louve qui hurle, elle a faim, prenez garde,
Sur la neige on a vu l'empreinte de ses pas.

BARRILLOT.

LES ODEURS DE LA SEMAINE

Puisque l'on nous a refusé le droit de vous parler politique, je vous préviens, lecteurs, que je n'imprimerai pas ce que je pense.
Comme je ne serai pas le seul, j'espère n'en être pas plus mal accueilli, et je me présente à vous avec confiance.

Il y a deux espèces de gens dans le monde : les imbéciles et les fripons. Il y en a bien encore une troisième : les honnêtes gens, mais elle est si rare qu'on la confond généralement avec celle des imbéciles.

Or, chacune de ces espèces a son odeur particulière. Ces odeurs se combinent, se mélangent, se neutralisent ordinairement, mais parfois il arrive que l'une étant plus forte aujourd'hui qu'hier, elle domine l'autre.

Si c'est l'odeur imbécile qui domine, qu'arrive-t-il ? L'étiage de l'intelligence publique baisse et l'on se passionne pour la première idée venue et le premier gredin qui passe.

Au contraire, est-ce l'autre odeur qui s'accuse ? Une épidémie morale sévit, et la conscience, devenue myope, ne distingue plus l'honneur... des affaires.

Ceci posé, il s'agit de savoir quelle odeur a dominé cette semaine. Je viens de lire l'*Univers*, et j'ai de bonnes raisons pour croire que c'est la seconde.

J'ai lu aussi *quelque chose* de M. Dupanloup, qui ne manque jamais une occasion d'instruire ses fidèles de ses pensées les plus secrètes, histoire de faire un peu de bruit dans ce bas-monde dont on dit tant de mal.

Mais quand on a du style !... Moi, si l'on veut connaître mon opinion, ça me dé-courage.

Qu'ai-je lu encore ? Ah ! le *Corsaire*, où quel qu'un que je ne nommerai pas parce que cela lui ferait plaisir, appelait M. Thiers un *gandin septuagenaire*.

Gandin ! Alors comment désignera-t-on les petits journalistes ?

Ai-je lu autre chose ? Je ne sais plus, mais on racontait un terrible duel qui avait eu lieu quelques jours auparavant entre un rédacteur du *Figaro*, M. d'Aunay, et M. Covielle du *Nord*.

Je craignais d'abord que ces messieurs ne se fissent du mal, mais j'ai été rassuré depuis, quand j'ai su que les pistolets n'allaient pas. C'est égal, c'était tout de même grave.

Mais qu'est-ce que j'ai lu encore ? Impossible de me rappeler, il était question là dedans du directeur d'une trappe quelconque, qui venait de faire cadeau au Saint-Père, pour les enrôler dans l'armée pontificale, d'une demi-douzaine de novices... très-novices assurément.

Ah ! je me rappelle, j'ai lu la *Rue*, et à propos de l'article plein de cœur de M. Jules Vallès, qui a bravement pris fait et cause pour M. Sol, dans ce nouveau scandale qui ne tournera pas au profit de M. de Villemessant, nous l'espérons bien, on ne saurait trop féliciter l'auteur des *Rétractaires* de sa courageuse défense.

Il est bon que le public qui juge, soit suffisamment instruit de la cause, pour qu'il puisse prononcer quel est dans cette affaire le malhonnête homme.

Un mot encore :

L'autre jour on a trouvé pendu à la flèche de St-Nizier un journaliste à qui l'on avait refusé comme à nous l'autorisation de former un journal politique.

Lorsqu'on l'a décroché, le malheureux ne donnait plus signe de vie. Seulement on a trouvé dans sa poche un cahier assez volumineux de notes manuscrites, dont voici un spécimen :

DE L'IDÉAL.

L'idéal est le gros bout de la lorgnette. Illusion, dont le petit bout est la réalité.

Si vous regardez vos voisins par le gros bout, vous les voyez tous honnêtes, désintéressés et convaincus, mais si vous retournez la lorgnette ils vous apparaissent alors ce qu'ils sont, érétiens et hypocrites.

Chaque être a son idéal qui lui est propre. L'idéal d'Annibal était que Carthage donnât des lois à Rome, tandis que celui de Caton était précisément le contraire.

L'idéal d'un journaliste ne ressemble pas du tout à celui d'un épicier.

L'idéal du général, c'est la guerre.

L'idéal du soldat, c'est la paix..

L'idéal des souverains, c'est l'amour de leur peuple. Mais il faut dire que c'est celui qui se réalise le moins souvent.

En résumé :

Veullot content.

Un mandement.

Une impertinence.

Des novices qui s'en vont en guerre.

Un journaliste pendu.

Voilà les odeurs de la semaine.

MAX DERVAL.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de la *Biographie de Bonaventure Furet*, de notre collaborateur Moreau de Beauvière.

No 4

ÉTUDE SUR LE XVI^e SIÈCLE

ou

L'ÉGLISE DE L'INQUISITION

ET

LE PROTESTANTISME RÉFORMATEUR

Aspect moral des cardinaux, du clergé, des ordres religieux au commencement du XVI^e siècle (1).

Un jour, Foulques, curé de Neuilly, se trouvait en présence de Richard Cœur de Lion. Je vous somme de la part de Dieu, dit-il au monarque anglais, de marier trois méchantes filles que vous avez, de crainte qu'un malheur ne vous arrive. Le roi lui répondit : Hypocrite, tu as menti, je n'ai point de fille. -- Vous en avez trois, reprit Foulques, l'orgueil, l'avarice, et l'impudicité. Eh bien, dit le roi en se tournant vers ses barons, je donne mon orgueil aux Templiers, mon avarice aux moines de Cîteaux, et mon impudicité aux prélats de l'Eglise.

Il semble que le clergé, au commencement du XVI^e siècle, ait hérité de cette donation du monarque anglais. Nous avons dit quels étaient les hommes assis sur le trône de saint Pierre, le reste brillait du même éclat.

Des sommets de la hiérarchie pontificale, l'infection se communiqua de proche en proche jusqu'à ses derniers degrés. Les évêques passaient leur vie dans le faste et les plaisirs. La chasse, les festins, la luxure et la guerre partageaient leur

(1) Le commencement de cette étude a paru dans les trois derniers numéros du *Réveil*.

temps ; possesseurs de riches domaines, ils venaient se produire à la cour des princes, accompagnés d'un brillant cortège d'officiers et de domestiques.

Les clefs de saint Pierre étaient ambitionnées non parce qu'elles ouvraient le paradis, mais parce qu'elles étaient d'or ; les cardinaux, nommés par faveur, par condescendance ou à prix d'argent, ne devenaient pas saints, comme disait Bellarmin, parce qu'ils voulaient être très-saints. Ce n'était pas le mérite, mais la position et la fortune des familles qui déterminait le choix des pasteurs.

Il n'y a pas d'hommes au monde, dit Erasme, dans ses *Colloques*, qui vivent plus doucement et avec moins de soucis que ces vicaires du Christ. Ils croient avoir assez fait pour Dieu quand, au milieu des cérémonies les plus fastueuses, leur Sainteté vient dans un appareil mystique et presque théâtral repandre ses bénédictions et lancer l'anathème.

Rien n'égalait l'orgueil des cardinaux, disait un docteur de la Sorbonne qui vivait à cette époque, l'arrogance de leurs discours, l'insolence de leurs manières. Un peintre qui voudrait représenter l'orgueil ne pourrait mieux faire que d'exposer aux yeux du public le portrait d'un cardinal... Tout l'or du Tage et du Pactole ne saurait assouvir leur avidité.

Les évêques eux aussi pensaient à s'enrichir ; ils s'ingéniaient à ménager le plus gros revenu possible. Ils se faisaient à prix d'argent nommer des coadjuteurs, ce qui était un expédient pour transmettre leurs évêchés à leurs adhérents, ou, comme on disait, à leurs neveux ; si l'un d'eux résignait son siège, il se réservait la collation des bénéfices ou certains revenus. Le même personnage pouvait être cardinal d'une église à Rome, évêque de Chypre, archevêque de Glocester, primat de Rheims, prier de Pologne, tandis qu'il traitait peut-être à la cour du roi très-chrétien les affaires de l'Empereur.

Afin de se procurer des suffragants à bon marché, des évêques sans capacité choisissaient des moines mendiants qui ne faisaient point de dépenses de luxe et ne recevaient aucune rétribution. Ces religieux déjà riches de privilèges en obtinrent de nouveaux et leur sainteté fut compromise par les avantages mêmes qu'elle leur procurait, et leur ordre devint aussi mondain que les autres.

On employait mille brigues pour obtenir des dignités ; on en venait à des meurtres, non seulement avec le poison, mais ouvertement à coups de couteau et d'épée, pour ne pas dire à coups de fusil (1).

En Allemagne, surtout, les évêchés étaient dévolus aux cadets des grandes familles, qui y apportaient les passions et les habitudes séculières. Certains prélats, princes d'un côté, négligeaient le peuple qui, privé de la nourriture spirituelle, se scandalisait de leurs dérèglements et d'une opulence employée à tout autre usage qu'à celui auquel l'avaient destinée les personnes pieuses et l'Eglise.

Le haut clergé vieillissait dans ces habitudes mondaines et scandaleuses ; le clergé inférieur, sauf quelques exceptions, suivait aussi ce courant fatal qui semblait devoir emporter l'Eglise vers un naufrage inévitable. Aussi voit-on en Espagne, le cardinal Ximénès procurer aux prêtres la facilité de s'absoudre les uns les autres, afin de pouvoir monter à l'autel avec une pureté plus digne des redoutables mystères.

Les murs des cloîtres n'étaient pas un rempart suffisant contre la corruption envahissante. Les communautés religieuses, autrefois édifiantes s'étaient prodigieusement relâchées, à Paris en particulier.

Plus d'austérités, de retraite, de silence, de recueillement, de prière. Ici le scandale occasionné par la vie oisive et l'extrême opulence de certains ordres religieux ; là la raillerie excitée par une pauvreté dégénérée en saleté, par une simplicité devenue une ignorance grossière, et par un zèle trop naïf pour des temps de doute et de dispute. Autrefois, le religieux dans la solitude de son cloître était occupé de la prière et du travail, il transcrivait pour la postérité les immortels chefs-d'œuvre des vieux âges ; maintenant, l'imprimerie était

(1) Ranke.

venue, et au lieu d'aider le travail de toutes les intelligences, elle semblait avoir brisé tous ces bras et jeté sur tous ces fronts la torpeur dont parle l'Écriture, le sommeil, les désirs dissolus qui ont toujours faim : *Pigritia immittit soporem et anima dissoluta esuriat* (1).

(A continuer).

FERNAND MORENA.

MIEL

Cher Lecteur.

Je supposais bien que mon dernier article soulevait quelques protestations, mais je ne prévoyais pas une telle affluence de grincheux et de mécontents.

Notre bureau, si calme jusqu'alors, est littéralement assailli par des réclamations de toutes sortes, des visites de toutes natures.

En tout il faut de l'ordre.

A l'avenir, pour éviter l'encombrement et de crainte d'accidents, je préviens les personnes effleurées que je recevrai les Dimanches, Mardis et Jeudis.

Les voitures prendront la file le long de la rue de l'Arbre-Sec pour, de là, aller stationner rue du Garet.

Demande :

Pourquoi M^{me} Meillet a-t-elle tant de fraîcheur dans la voix, quand ses toilettes en ont si peu ?

Cela jure et forme un contraste regrettable.

Pourtant il faut être juste, Rachel avait un costume neuf.

Au dernier concours de Mâcon, après l'exécution de l'ouverture de *Guillaume Tell*, par la Fanfare lyonnaise, Georges Hainl, s'adressant à M. Joseph Luigini, n'a pu proférer que ces paroles :

Vous êtes fou.

(Navette.)

Un des élèves du Bouis-Bouis des Familles vient réclamer contre un jugement faux. Naturellement je proteste.

Mais, monsieur, que me répond le canut sans ouvrage, la preuve que votre mot était méchant, c'est qu'on l'a imprimé en lettres métalliques (sic).

Une trouvaille !

L'anagramme du Réveil !

LIÈVRE.

Et voilà pourquoi le directeur court encore.

En réponse à la lettre de M. Barrillot, nous recevons une épître calomniatrice d'un prétendu rédacteur du Démon.

Ce monsieur termine son envoi par une lâcheté.

Il ne signe pas sa lettre.

Au panier la boue.

Un nouveau remède contre la rage.

Si vous voyez un chien hydrophobe qui va fondre sur vous, vous n'avez pas à vous en inquiéter le moins du monde. Vous vous contentez d'enlever en un clin d'œil vos vêtements, et ainsi préparé vous attendez bravement l'animal.

A peine vous a-t-il aperçu, qu'instinctivement frappé de la beauté de vos formes, il se couche à vos pieds en vous léchant la main.

Malheureusement, il y a un empêchement.

Pour se servir de ce moyen avec efficacité,

Il faut être bien fait.

Et à Lyon, nous ne voyons guère que M. Jantet qui puisse...

Les machinistes de notre Grand-Théâtre ont cela de commun avec tous les... machinistes, c'est qu'ils n'aiment pas à être... machinés.

Aussi quand, par hasard, ils veulent éloigner honnêtement quelqu'un de leurs jambes, ils usent assez généralement du moyen suivant :

C'est une ficelle qui, sous la forme d'un paquet de corde, tombe des dessus et vient s'arrêter sur les épaules de l'intrus, en les caressant légèrement.

Ce régime, suivi pendant un mois, ne manque ordinairement jamais son effet.

Un peu incommodé par ces cordes qui lui tombent toutes goudronnées sur la tête, beaucoup intimidé par les regards gouailleurs de ces dames, le jeune tondu ne tarde pas à disparaître.

A moins que, prenant une résolution énergique, il ne préfère aller vers le chef machiniste pour lui dire, en le regardant en face :

Monsieur... je le dirai à mon grand frère.

L'HOMME MASQUÉ.

Visible au bureau, les Dimanches, Mardis et Jeudis, de 1 heure à 3 heures.

(1) Proverbes. xxx. 15.

NOS ACTRICES

LECTEUR DU Refusé,

En m'engageant à publier l'âge vrai de nos dames des deux théâtres, je ne prévoyais pas les risques et même les périls que je courais.

Vous le savez, il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire.

Et, sous les ongles roses de mes futures victimes il y a souvent des griffes.

Demandez à Clarisse, la soubrette.

Assurément, le lecteur sera enchanté d'apprendre, une bonne fois pour toutes, quel est l'âge apparent, l'âge supposé et l'âge réel de ces princesses de la rampe.

Mais, le plaisir que je vous procurerai compensera-t-il les colères et les haines que je vais attirer à ce pauvre petit et déjà vaillant Refusé.

Sans compter que, si le malheur ou la fatalité voulait que je fusse reconnu, mon compte serait clair.

Songez donc à l'immense responsabilité que j'assume sur nos têtes.

Ce pluriel me plaît, mais ne me rassure pas complètement.

Dire, là, brutalement, de gaité de cœur, des choses que l'on cache avec tant de soin... de mystère!

Bast... qui ne risque rien n'a rien, et, d'ailleurs, je suis armé...

De résolution.

Lecteur du Refusé, vous allez successivement passer par toutes les phases de l'étonnement, de la stupéfaction et de l'aburissement.

Je commence... fermez les portes et mettez le verrou.

THÉÂTRE DES CELESTINS

Honneur à la :

VIEILLE GARDE

M^{me} BALLAURY

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1799	68 ans	38 ans	60 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Recommandée aux âmes tendres pour ses malheurs domestiques. — Tient école. — Affection profonde pour Clarisse; procédés touchants. — Aime les chiens.

Succès. — La Famille Benoiton. — Jacquard et généralement tous les rôles d'Anglais persécutés.

M^{me} ABIT

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1813	54 ans	38 ans	55 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Se rappelle la bataille de Waterloo, mais ne veut pas en convenir. — Porte des moustaches et en convient.

Succès. — En a eu.

M^{me} THAIS-PETIT

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1825	42 ans	38 ans	40 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A vu Charles X. — A joué à Paris. — A été jolie. — Romanesque.

Succès. — Maison-Neuve. Les Mousquetaires.

M^{me} MICHON

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
18...	?	38 ans	?

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A joué les ingénues. — Aime les rôles d'Amour ou les travestis. — Se ruse, et n'en est pas plus fière pour ça. — Romanesque.

Succès. — Les portières. — Après elle il ne faut pas y toucher.

M^{me} JEANNE

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1822	45 ans	38 ans	40 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Toilette un peu trop négligée dans sa vie privée. — A besoin de corset. — Pleine de prévenances pour ses camarades qui lui portent ombrage. — Aime tout ce qui sent le merveilleux, adore principalement le conte.

Succès. — Tout ce qu'elle joue.

D....

(A continuer.)

EN L'AIR

PETITE CAUSERIE

Le Corsaire s'est enfin décidé à nous annoncer. Mieux vaut Noir que jamais.

En nous empruntant spontanément le petit trait

que nous lui avons décoché, notre confrère a fait preuve de courtoisie... et d'habileté.

Souvent les mécomptes font les bons amis.

Ne pas lire dans le même journal cette phrase, il s'agit de Darcier : — « Il y a chez Darcier plus qu'un chanteur, — il y a à peine un chanteur, il y a un artiste », parce que si vous la lisez vous apprendriez qu'elle est signée Gabriel Guillemot et cela vous ferait de la peine.

Une chose m'amuse dans le Corsaire. C'est l'empressement qu'il met à ne pas publier l'Enlèvement de Girardin.

Pas de chance, le pauvre homme. Vrai, depuis que son roman est commencé, l'administration du journal évite avec autant de soin la continuation de cette machine, qu'elle avait mis d'empressement à l'annoncer.

Décidément il ne faut pas que le fougueux Emile sorte de ses articles à sensation.

Hors ceux-là il n'en produit pas.

Mais aussi avec quelle vigueur, quelle logique ces derniers sont traités!

Exemple :

Bulletin d'aujourd'hui

La situation est tendue. De cette situation peut surgir deux probabilités. Deux probabilités, de cette situation peuvent surgir :

- 1° La paix
- Ou
- 2° La guerre !...

J'affirme ici que nous aurons l'une ou l'autre. Si nous avons la paix, ce qui peut arriver, je ne vois pas quelle est l'utilité de la nouvelle batterie de cuisine dont le gouvernement vient de s'appauvrir.

Si, au contraire, nous avons la guerre, ce qui peut encore arriver, je puis prédire d'avance au gouvernement de l'empereur qu'il aura probablement quelques morts à déplorer, quelques deuils à consoler, et par conséquent, quelques pensions à payer.

Emile de GIRARDIN.

Bulletin de demain.

Tendue est la situation. De cette situation peut surgir deux combinaisons. La première peut ou peut ne pas être bonne. La seconde ne peut pas ou peut être mauvaise, Etc.

Emile de GIRARDIN.

A l'Exposition universelle on pouvait lire sur un écriteau placé dans le jardin réservé, cette inscription :

Engrais normal!

Il en existe donc un qui ne l'est pas?...

Le nouveau ministre italien : Ménabrea. Les mauvaises langues disent qu'il mène ailleurs.

On parle de M. Magne (Charles), pour un poste important. Dans ce cas la France aura un nouveau Charlemagne.

Un journal hebdomadaire de Paris, le *Philosophe*, donne du mot qui lui sert de titre, une définition au moins étrange!

« Philosophe, dit-il, signifie ami de la pose. A ce compte-là, les meilleurs philosophes seraient les meilleurs photographes? Quel rapport et quel beau cri de guerre : *Philosophie et Photographie*.

Et puis, quelles conséquences, si cette définition était adoptée!

Les vitriers s'intituleraient : philosophes des vitres; les couvreurs, philosophes des tuiles; les dentistes, philosophes des dents, etc., etc.

Lire dans le *Corsaire* les articles hebdomadaires de Georges Petit. Ne pas lire dans le même journal, ceux de Jules Lermina : *Soixante-douze heures à Mazas*. Trop de philosophie.

- Dans la rue.
- Hé, Henri, après qui cours-tu?
- Après la petite X.
- Est-elle jolie.
- Non.
- Bien faite!
- Pas davantage.
- Alors... qu'est-elle?
- Elle est femme.

Jules FRANTZ.

THÉÂTRES DE LYON

MIGNON, opéra-comique en 3 actes et 5 tableaux, de MM. CARRÉ et BARBIER, musique d'Ambroise THOMAS.

(2^e et dernier article).

Faire vite et mal, telle est la devise généralement adoptée dans les théâtres de province, et c'est peut-être la première, sinon l'unique cause de leur décadence. Pour offrir à un public peu nombreux une plus grande variété de spectacles, on précipite les études, on sur-

mène les chanteurs, on met sur les dents les musiciens... et l'on arrive à lui présenter une œuvre informe, décousue, ennuyeuse enfin. Et le but est manqué, car, ce même public auquel on veut plaire, ne vient pas écouter une interprétation mauvaise.

Je mets en fait que, sur dix insuccès en province, huit au moins ont pour cause l'insuffisance des études préparatoires. Il n'en pourrait être autrement, vu le soin minutieux avec lequel les directeurs choisissent dans les tas des nouveautés qui éclosent périodiquement à Paris. Il n'y a pas d'exemple depuis dix ans au moins, — j'en excepte *Pierre de Médicis*, — qu'on ait monté à Lyon un seul opéra n'ayant pas eu, à la création, un succès de longue durée. M. Ambroise Thomas doit le savoir mieux que personne : *Psyché*, le *Carnaval de Venise*, le *Roman d'Elvire*, d'autres ouvrages estimés et signés de son nom, à bon droit populaire, y sont complètement inconnus; peu s'en est fallu que *Mignon* n'y fût pas représenté.

Il ne faut pas, croyons-nous, chercher ailleurs que dans la précipitation des études et l'absence de répétitions générales sérieuses la cause du demi-échec subi par ce dernier opéra. Qui faut-il donc incriminer? personne, à vrai dire, et le chef d'orchestre moins que tout autre. — Si j'insiste sur ce point, c'est que cette partie de l'auditoire qui s'appelle la majorité et qui juge superficiellement, jette toujours la pierre de préférence à celui auquel échoit le travail le plus pénible et le plus ingrat.

Qu'un ensemble cloche! vite un caillou; si c'est un *quatuor*, un *quintette*, un *trio*! un pavé, un moellon, une pierre de taille. Sus au bâtonnier, lapidons-le! Un peu plus on le rendrait responsable des chats de M. Peschard ou des couacs de M... mais, *motus*, j'allais m'attirer la haine de tout un *cor d'élite*.

L'affiche seule est fautive; cette ogresse altérée réclame à grands cris de l'encre d'impression fraîche. Le moyen de rien refuser à cette enfant gâtée de la réclame, si productive à certains jours!

Qui aime bien châtie bien, dit un proverbe. On ne saurait trop conseiller à la direction de se bien pénétrer de cette vérité dans ses relations futures avec son affiche, notamment pour *Roméo et Juliette*.

La manière d'Ambroise Thomas s'est considérablement modifiée depuis le *Caïd*, en passant par le *Songe*. Le changement qui s'est opéré en lui, pour n'être pas radical, n'en est pas moins caractéristique. Aux vocalises chatoyantes, plus brillantes que réellement belles, véritable chrysole d'harmonie, ont succédé des périodes dramatiques où la science règle l'inspiration sans la mutiler, et auxquelles une orchestration quasi meyerbeerienne prête un charme inconnu à leurs devancières.

A peine le rôle de Philine rappelle-t-il, par quelques côtés, ces roulades interminables, ces serinettes pour lesquelles s'enthousiasment encore les *dilettanti* de la mélodie superficielle.

L'œuvre nouvelle d'Ambroise Thomas, à laquelle un poème (?) long et souvent ennuyeux porte un tort considérable, — débute par une introduction magistrale qui reproduit, presque dans leur ordre scénique, les morceaux les plus saillants de la partition. Cette ouverture est presque un chef-d'œuvre. Là, surtout, on remarque les progrès d'orchestration accomplis par le *maestro*, qui y a surmonté, à sa plus grande gloire, de sérieuses difficultés. Irréprochablement exécutée par l'orchestre, elle produit le plus grand effet.

Les passages à signaler dans le premier acte sont d'abord et surtout le récitatif, dit, plutôt que chanté, par Mignon, et le *solo* de violon qui l'accompagne; un très gracieux motif de ballet; des couplets sans grand caractère mais d'un rythme élégant et facile, mal sujet généralement mal chantés par M. Peschard; le duo des hirondelles qui précède une introduction de harpe charmante; enfin le chœur final. Une romance, *Connais-tu le pays où fleurit l'orange?* mérite une mention spéciale, c'est tout un poème. La mélodie en est douce, empreinte d'un caractère de rêverie mélancolique qui attire et retient sous le charme, et la finale affecte un tour original et tout-à-fait nouveau; c'est, en un mot, de la grande et belle musique.

Par contre, les autres morceaux sont loin, à mon avis, d'être irréprochables. La facture du chœur d'ouverture est leste et gaie, mais la phrase à je ne sais quel air de famille qui la fait ressembler à un refrain bien connu de vaudeville. Des deux *trios*, l'un, le premier, rentre dans la catégorie de ce qu'on peut appeler des *balançoires musicales*, ce sont des notes, mais voilà tout; la mélodie de l'autre, fort coquette au début, ne tarde pas à devenir vulgaire.

Notons, au premier tableau du second acte, au nombre des bonnes productions de l'auteur, la ballade de Mignon, les couplets de Wilhem Meister et le madrigal de Laerte, et venons bien vite au troisième tableau. Ici, du moins, nous sommes sûrs de n'avoir rien à reprendre, tout est parfait.

Au milieu du silence de la nuit que troublent seuls, par intervalles, les échos lointains d'une fête, Mignon et Lotharis viennent pleurer ensemble. A leurs larmes, se mêlent les cris déchirants des violons et les plaintes plus graves des violoncelles, tandis que les arabesques du hautbois et de la flûte semblent le murmure léger d'un ruisseau. Cette introduction d'orchestre est magnifique, de même que l'accompagnement du *duo* qui suit. La *Polonaise*, chantée par M^{me} Moreau, est également fort réussie.

Le troisième acte, qui est le moins su de tous, contient une jolie barcarolle, une romance heureuse, un duo d'amour presque féroce à force d'être exalté, — pas le duo, — et une farandole. La prière, bien écrite d'ailleurs, rappelle de loin celle du *Pardon de Ploermel*; de même un unisson de quelques mesures à l'orchestre, n'est pas sans une analogie avec celui de *Africaine*. Rémiscences, et rien de plus; Ambroise Thomas est assez riche pour ne rien emprunter à son voisin. Somme toute, son œuvre est née viable, et je ne serais pas étonné si elle restait au répertoire; elle le mérite, moins peut-être que le *Songe*, mais assurément plus que le *Caïd*; mieux interprétée, elle aurait obtenu un véritable succès.

L'observation qui précède ne s'adresse qu'aux chanteurs, car l'orchestre, sous la direction de Luigini, a fait vaillamment son devoir.

A part la barcarolle du dernier acte, les chœurs ont été ce qu'ils sont toujours, détestables. Le mot est peut-être un peu fort, disons médiocres et n'en parlons plus.

M. Peschard ne savait pas son rôle; soit négligence, soit insuffisance de temps, peu importe, il est toujours

regrettable de voir ce chanteur faire si bon marché de ses aptitudes naturelles. Seule, la romance du troisième acte a été correctement chantée par lui; mais quelle différence avec Achard et Capoul!

M. Barrielle, l'excellent comique, était mal à son aise dans le rôle mélancolique de Lothario; il a fait de son mieux. S'il n'a pas réussi à lui donner un grand relief, du moins y a-t-il été convenable.

Le jeu de M. Barbot est bien un peu maniéré; on sent qu'il joue le comédien, et le bout de l'oreille de l'homme du monde perce l'habit barriolé du cabotin; que voulez-vous, le naturel! C'est toujours le charmant chanteur que vous savez, mais son visage a, dans cette pièce, une expression moins triste que d'habitude.

Féret, trial par engagement et par conviction, a, pour cette fois, déserté son emploi pour entrer triomphalement dans celui des seconds ténors. Il est très-gentil Féret, avec son tricorne, son habit gorge de pigeon, ses yeux dirigés vers le ciel et sa tournure d'amoureux transi; il a su se tirer avec honneur de ce pas difficile.

Et M. Dubosc que j'allais oublier! Il lève bien, trop bien même, les deux bras l'un après l'autre. Qu'il prenne garde, il court le risque, en se démenant ainsi, de casser la pipe de la direction, la plus belle. M. le conservateur ne s'en consolera pas.

Voici pour l'élément mâle; maintenant passons au beau sexe, je l'ai réservé pour la bonne bouche.

De qui a vu dans ce rôle de Mignon, M^{me} Gaillemarié, M^{me} Mézeray ne doit pas attendre d'autres éloges que ceux décernés à sa bonne volonté; comme chant, et surtout comme jeu, elle reste bien loin de la créatrice. Une seule artiste aurait pu dire avec la même sauvagerie que celle-ci, le fameux « je le hais! » qui termine le second acte, mais elle n'est plus des nôtres; c'est celle qui fit, il y a trois ans, une création si belle et si originale du page de *Lara*. En attendant qu'un autre rôle mieux dans ses cordes et non transposé lui permette d'exciter davantage notre enthousiasme, sachons gré à M^{me} Mézeray des efforts faits par elle dans ce but.

M^{me} Moreau est une bien belle personne; et messieurs les abonnés prétendent que son costume de reine des fées lui sied à ravir. Philine est pour elle une excellente création, dont je lui fais mon compliment bien sincère. Qu'elle chante toujours ainsi, même le grand-opéra, et ce sera bientôt l'une de nos artistes les plus choquées. Je lui prédis, dans ce cas, que les bouquets tomberont à ses pieds dru comme grêle le jour de la clôture de l'année théâtrale.

La mise en scène de *Mignon* est des plus défectueuses; M. Gustave s'est bien gardé de se surpasser. Je n'allongerai pas cet article, déjà trop long, par une nomenclature inutile des choses qu'on y pourrait reprendre, et je me contenterai de lui signaler le décor du quatrième tableau. Mélé, dans une même salle, deux architectures d'un genre aussi complètement différent, cela passerait peut-être à la Croix-Rousse, mais dans un théâtre *Impérial*, ce n'est pas pardonnable.

Alfred DEBEAUCY.

CAFÉS-CONCERTS

Tous les soirs, sur les tréteaux des barraques Guillet, Goss et C^e, les sauteurs, avaluateurs d'œufs, mangeurs de charbons ardents, — à l'instar des Chassepots du général de Failly, — font merveille!

Qu'on se le dise. Le fer a augmenté de 43 fr. 50 cette semaine. Quand les mines françaises seront épuisées — ce qui ne tardera pas — MM. Goss, Guillet et C^e, exploiteront l'étranger.

Jules CÉLÈS.

BOITE DU REFUSÉ

Les chroniqueurs parisiens sont bien heureux. Quand ils ont un calambour à éditer, ils le mettent carrément sur les épaules de Gill Peréz.

A Lyon, nous n'avons pas les mêmes ressources, et je ne vois guère que M. Paul Sauzet qui puisse accepter la paternité de celui qui va suivre.

Paul Sauzet se promenait hier avec un de ses amis près de la Charité.

Passé une nourrice... splendide.

L'ami de notre héros, émerveillé de cette structure maternelle; tombe en arrêt en s'écriant.

— Ah! Sauzet, regarde-moi ces éminences!!! Sauzet examine et dit d'un ton convaincu.

— Ce sont plus que des éminences, ce sont des *scins* tétés.

LE REFUSÉ.

La *Petite Presse* obtient en ce moment un de ces succès sans précédent dans le journalisme littéraire.

Outre l'intéressante causerie de notre compatriote Tony REVILLON, ce journal publie deux grands romans à la fois intitulés : *Rocambole*. Les misères de Londres, et la *Comtesse de Monte-Christo*. Pour 5 centimes on a tout ce qui a paru de ce dernier ouvrage.

La même administration publie tous les dimanches : la *Presse Illustrée*, avec de magnifiques gravures pour 10 centimes le numéro; et 5 centimes seulement lorsqu'elle est achetée avec la *Petite Presse*.

Le Gérant : J. CLERC.